

# NOVALIS

Lettre bimestrielle n°39 – juin /juillet 2012

---

Documents biographiques  
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

---

**DOCUMENT BIOGRAPHIQUE****L'ANNÉE 1799**

**D**eux événements avaient, en l'année 1799, profondément retenti dans la vie intérieure du poète romantique : ses nouvelles fiançailles et sa rencontre avec Tieck. A Freiberg, dans l'intérieur du conseiller des mines Charpentier, Novalis avait fait la connaissance de sa seconde fiancée, Julie, la plus jeune des filles de la maison. Quel fut le caractère de cette nouvelle liaison ? A en croire le jeune fiancé, on se trouverait en présence d'un amour immatériel, provoqué par une sorte d'admiration morale réciproque. Novalis avait connu la jeune fille plus d'un an, sans intention matrimoniale bien avouée. Il avait été, raconte-t-il, profondément touché en voyant de quels soins dévoués elle entourait son père, pendant une douloureuse maladie. Elle-même avait été ensuite atteinte d'une paralysie faciale et sa pieuse résignation dans la souffrance, jointe à cet exemple de dévouement filial, aurait fortifié la sympathie naissante. Au plus fort de la crise, la paralysie disparut tout à coup. C'était le soir de Noël. Une poésie de Novalis, dédiée à Julie et où il place son nouvel amour sous l'invocation du Seigneur, a été certainement composée sous cette impression. C'est un épithalame dans le goût piétiste. Les deux futurs époux s'entretiennent de leur mort et des noces célestes qu'ils célébreront là-haut, mariage dont l'hymen terrestre n'est que le prélude ou plutôt l'ébauche grossière.

Pareillement c'est comme un devoir, comme une dette sacrée que Novalis s'efforce de présenter à ses correspondants romantiques ses nouveaux engagements. « Au lieu de voir ma présence devenir de moins en moins indispensable », écrit-il, « *je me sens de nouveau rattaché par un sentiment de devoir à des connaissances anciennes et nouvelles* », ou encore : « La terre semble vouloir me reprendre encore pour longtemps. La liaison dont je te parlais est devenue plus profonde, plus prenante. *Je me vois aimé* comme jamais je n'ai été aimé. *Le sort d'une charmante jeune fille dépend de ma décision*, et mes amis, mes parents, mes frères et sœurs ont besoin de moi plus que jamais. »

Se faisait-il vraiment à tel point illusion sur lui-même, ou éprouvait-il de nouveau le besoin de justifier, selon son habitude, philosophiquement, par des raisons morales et mystiques, son changement d'attitude, ce qu'il était tenté d'appeler son « infidélité » à l'endroit des résolutions si solennellement proclamées quelques

années auparavant ? D'autres éléments que des éléments purement moraux, ont certainement pesé sur sa détermination. Les charmes physiques de sa fiancée durent le laisser moins indifférent, qu'il n'affectait de le paraître, et faciliter singulièrement sa conversion. Il ne semble pas du reste que cette jeune beauté, très florissante et très épanouie, ait entièrement répondu au portrait idéal qu'il s'efforçait d'en donner. Elle ne rêvait de rien moins que d'amour immatériel et de céleste hyménée. Pendant la dernière maladie de Novalis et du vivant même de celui-ci, elle engagea un flirt très actif avec un plus jeune frère du poète, Charles de Hardenberg, à ce moment brillant officier de cavalerie. Bien vite consolée à la mort de son fiancé, elle fit ce qu'elle put pour attirer à elle son nouvel admirateur. Sans succès du reste : la famille Hardenberg était édifiée à son sujet.



*Carl von Hardenberg*

L'annonce des fiançailles de Novalis fut accueillie avec une joyeuse sympathie dans les cercles romantiques. On éprouvait un véritable soulagement à voir enfin le jeune mystique sortir de la situation équivoque et, à la longue, intenable, où il s'était si longtemps obstiné. Sur un ton d'affectueuse plaisanterie Caroline Schlegel le félicitait de cette « solution », qu'elle avait, d'ailleurs, disait-elle, depuis longtemps prévue et appelée de ses vœux. « Jamais je ne vous ai demandé : comment tout cela va-t-il se

dénouer ? Cela peut-il durer toujours ainsi ? A peine je me le demandais à moi-même. J'étais rassurée par la certitude intime, (car, au fond, j'ai plus de foi que vous tous) – non pas que les choses prendraient précisément le cours qu'elles ont suivi, mais que nécessairement vous vous détendriez un jour, appuyé sur une poitrine humaine, et que le ciel et la terre se marieraient de nouveau en vous... Ainsi seulement, dans la solitude presque complète, par les liens d'une douce familiarité, vous pouviez être peu à peu reconquis par la terre. Comme vous nous avez sagement et gravement exposé, certain jour, que dans tout ceci il n'y avait pour vous nul danger. De danger, non certes ; mais pourtant il devait en sortir quelque chose. »

Une des suites les plus heureuses ce fut de stimuler de nouveau l'activité du poète. Sa tête fourmille de projets, romans, nouvelles, discours ou sermons. Il a l'idée de fonder un Ordre littéraire, sorte de loge cosmopolite qui aurait partout sa presse et ses librairies. Il effarouche ses collaborateurs par ses projets mercantiles. « A présent je vis tout entier dans les travaux techniques, dit-il, car mes années d'apprentissage sont terminées et la vie bourgeoise me reprend de plus en plus avec ses exigences... Écrire quelque chose et me marier c'est presque le seul et même but que je me propose. » Ce fut le livre qui passa le premier. Un autre événement contribua beaucoup à en hâter la venue, – la rencontre du poète Tieck, de l'auteur de *Franz Sternbald*.

Émile Spenlé

[ à suivre ]



En Novalis seulement, les tendances extrêmes du romantisme se sont harmonisées dans une conception de la mort vécue non comme tragédie mais comme acquiescement heureux. Si sa vie fut une œuvre d'art, le caractère isolé de sa victoire est une condamnation de l'école romantique dans son ensemble.

Anne Fabre-Luce<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Anne Fabre-Luce, « L'impossible mort », in *Romantisme*, 1971, 1-2, p.12.

---

**DOCUMENTS LITTÉRAIRES  
ET TÉMOIGNAGES**

**CLASSIQUES ALLEMANDS**

PUBLIÉS

Sur l'invitation de M. le Ministre de l'Instruction publique pour répondre  
aux programmes officiels,

**Par F. - G. EICHHOFF.**

Traduits en français, avec des notes explicatives,

PAR

**Louis PRÉVOST,**

DOCTEUR ÈS-LETTRES.

JEUNESSE DE HENRI D'OFTERDINGEN.

**H**enri venait d'atteindre sa vingtième année. Il n'avait jamais dépassé les environs de sa ville natale ; le monde ne lui était connu que par des récits ; peu de livres lui étaient tombés sous les yeux. La vie que l'on menait à la cour du landgrave était en harmonie avec les mœurs de l'époque, c'est-à-dire simple et tranquille, et la magnificence et le confort d'une existence princière de ce temps soutiendrait difficilement la comparaison avec les commodités qu'un riche particulier pouvait, dans les temps ultérieurs, procurer, sans prodigalité, à lui-même et aux siens. En revanche, l'amour des meubles et des objets que l'homme rassemble autour de lui pour les divers usages de son existence n'en était que plus tendre et plus profond ; ils avaient pour l'homme plus de valeur et d'importance. Si déjà le mystère dont s'enveloppe la nature dans la production de ses corps excitait la curiosité, la sympathie pour ces muets compagnons de notre vie recevait une nouvelle force de l'art plus rare alors de les mettre en œuvre, de l'éloignement romanesque des contrées lointaines d'où on les recevait, et enfin de leur vénérable antiquité ; car, soigneusement

conservés, ils étaient souvent l'héritage de plusieurs générations successives. Maintes fois ils, étaient élevés au rang de talismans, gages de prospérité, d'une destinée particulière, et le bonheur de royaumes et de grandes familles dépendait de leur conservation. Une grâce charmante paraît cette époque d'une simplicité caractéristique, sérieuse et naïve tout à la fois ; les joyaux sobrement répartis brillaient dans ce crépuscule d'un éclat d'autant plus vif, et remplissaient de merveilleux pressentiments une âme méditative. S'il est vrai qu'une habile distribution de lumière, de couleur et d'ombre révèle la splendeur cachée du monde visible, et qu'un œil nouveau et plus noble semble s'ouvrir alors, on pouvait, dans ce temps, apercevoir partout une distribution et une économie semblables, tandis qu'au contraire les temps modernes plus riches présentent l'image uniforme d'une lumière partout également répandue. Dans toutes les époques de transition, une force spirituelle plus élevée semble vouloir se faire jour comme dans un genre intermédiaire, et de même qu'à la surface de la terre que nous habitons les contrées les plus riches en productions agricoles et métallurgiques tiennent le milieu entre les stériles montagnes primitives et les immenses plaines, de même, entre les temps grossiers de la barbarie et une époque remarquable par le développement des arts, des sciences et de la richesse, vient se placer une période méditative et romantique qui cache une noble figure sous un humble vêtement. Qui ne chemine volontiers au crépuscule, à cette heure où le jour et la nuit opposent l'un à l'autre de hardis contrastes d'ombres et de couleurs ? C'est ainsi que nous nous enfonçons avec plaisir dans l'époque où vivait Henri qui, le cœur plein de confiance, allait au devant de nouvelles aventures. Il prit congé de ses compagnons et de son vieux maître, le sage chapelain, qui connaissait les heureuses dispositions de Henri, et qui lui fit ses adieux d'un cœur ému et avec une prière muette. La landgrave était sa marraine ; souvent il lui avait rendu visite au château de Wartbourg. Il prit aussi congé de sa bienfaitrice qui lui donna de bons conseils, une chaîne d'or, et se sépara de lui avec des témoignages de bienveillance.

C'est l'âme pleine de tristesse que Henri quitta son père et sa ville natale. Seulement alors, il vit clairement ce que c'était que la séparation. Les idées que précédemment il se faisait de son voyage n'étaient pas accompagnées du sentiment étrange qu'il éprouvait maintenant. Arraché au monde dans lequel il avait vécu jusqu'alors, il se voyait, en quelque sorte, jeté par les flots sur un rivage étranger. Pour un jeune cœur, l'expérience de la fragilité des choses terrestres est accompagnée d'une douleur infinie : elles doivent paraître à une âme novice aussi nécessaires, aussi indispensables, aussi immuables

que l'existence personnelle à laquelle elles se rattachent par les liens les plus indissolubles.

Avant-coureur de la mort, la première séparation reste ineffaçable, et après nous avoir tourmentés longtemps comme une vision nocturne, lorsque le plaisir que nous prenons aux rêves du jour diminue, et que l'aspiration vers un monde stable et sûr devient plus ardente, ce souvenir se change en un guide bienfaisant, un ami consolateur. Le jeune homme trouvait une grande consolation dans la présence de sa mère ; l'ancien monde ne lui paraissait pas entièrement perdu, et il l'embrassait avec un redoublement de tendresse. Il était de bonne heure quand les voyageurs sortirent des portes d'Eisenach, et le crépuscule favorisait l'émotion qu'éprouvait Henri. A mesure que le jour augmentait, ces contrées nouvelles et inconnues devenaient pour lui plus distinctes, et lorsque, du haut d'une colline, le pays qu'il abandonnait se montra à ses regards éclairé par le soleil levant, le jeune homme étonné sentit les antiques mélodies se réveiller dans les profondeurs de son âme, et se mêler au torrent de ses sombres pensées. Il se voyait sur le seuil de ce lointain dans lequel ses regards s'étaient vainement égarés du haut des montagnes voisines, et que souvent il avait peint de couleurs si étranges ; il était sur le point de se plonger dans ses ondes d'azur. En regardant la Thuringe qu'il laissait maintenant derrière lui, il avait le singulier pressentiment qu'après un long pèlerinage dans les contrées vers lesquelles il se dirigeait, il retournerait dans sa patrie, et, en réalité, c'était vers elle qu'il lui semblait s'acheminer maintenant.

Novalis.

### LOUANGES DU SAUVEUR.

Qu'aurais-je été sans toi ? que ne serais-je pas sans toi ! En proie à la crainte et aux angoisses, je serais seul dans ce vaste univers. Je ne saurais à quoi donner mon amour, l'avenir serait pour moi un gouffre sombre ; et si mon cœur était profondément affligé, à qui pourrais-je confier mes douleurs ?

Solitaire, consumé d'amour et de désirs, chaque jour serait pour moi sombre comme la nuit ; je suivrais, en répandant des larmes amères, le cours impétueux de la vie ; je trouverais l'inquiétude dans le tumulte du monde, et dans l'intérieur de ma maison une affliction sans espoir. Sans amis, qui pourrait supporter le ciel ? Sans amis, qui pourrait supporter la terre ?

Mais voilà qu'il est venu un Sauveur, un Rédempteur, un Fils de l'homme plein d'amour et de puissance qui a allumé au fond de notre âme un feu vivifiant. Alors seulement nous vîmes s'ouvrir pour nous le ciel, notre antique patrie ; alors il nous fut donné de croire et d'espérer, et nous nous sentîmes étroitement liés à Dieu.

Depuis ce temps le péché disparut parmi nous, et tous nos pas furent joyeux ; on donna cette foi aux enfants, comme le plus beau présent qu'on leur pût faire. Sanctifiée par elle, la vie s'écoula comme un heureux songe ; livré à un plaisir et à un amour éternel, on s'aperçut à peine du moment du départ.

Entouré d'une merveilleuse auréole, notre divin Sauveur est encore parmi nous. Émus à la vue de sa couronne d'épines et de son amour fidèle, nous répandons des larmes ; nous saluons comme notre frère tout homme qui prend avec nous la main du Rédempteur et qui, trouvant une place dans son cœur, mûrit avec nous pour le paradis.

Novalis.

### L'ENFANCE.

Chaque degré d'organisation commence par l'enfance ; c'est pour cela que l'homme terrestre le plus cultivé est si semblable à l'enfant.

NOVALIS.



M. Louis Augé donne à **La nouvelle Revue** (15 septembre [1924]) un essai sur Novalis, qu'il intitule : « Vers l'aurore d'une fraternité intellectuelle des Nations »<sup>2</sup>, et fait suivre de la première traduction française de « l'Europe ou la Chrétienté », « prose prophétique et mystique » écrite en 1799. Novalis devait vivre deux ans encore. Cette aspiration à la paix, avant la longue suite des guerres de Napoléon, semblerait inspirée par l'horreur des derniers massacres :

L'ancien et le nouveau monde sont en train de se combattre, – La défectuosité et l'insuffisance des institutions politiques existantes

<sup>2</sup> Voir les numéros 34 et suivants de la *Lettre* Novalis.



– Se sont manifestées d’une manière évidente et terrible. – Que dire, si ici aussi, comme dans les sciences, – Une liaison plus étroite – Et un contact plus intime des États européens entre eux – Étaient, avant tout, l’aboutissement historique de la guerre, – Si une nouvelle Renaissance allait se produire – Dans l’Europe jusqu’à présent assoupie, – Si l’Europe voulait s’éveiller de nouveau à la vie, – Si un État embrassant les autres États, – Et si une théorie de la Science politique – Étaient proches de nous ! – Est-ce que la hiérarchie, – Cette figuration symétrique des États, – Pourrait être le principe de cette confédération, – En tant que représentation intellectuelle du Moi politique ? – Il est impossible que des forces temporelles se mettent d’elles-mêmes en équilibre ; – Un troisième élément, à la fois temporel et spirituel, – Est seul capable de résoudre ce problème. – Entre les puissances belligérantes – Aucune paix ne peut être conclue ; – Toute paix est une illusion, un simple armistice ; – En se plaçant au point de vue des cabinets, – A celui de la conscience ordinaire, – Il n’y a pas moyen de concevoir une conciliation.

Qui sait si la guerre a assez duré ? – Mais elle ne cessera jamais, – Si l’on ne saisit pas le rameau pacifique – Que seule peut présenter une puissance spirituelle. – L’Europe sera baignée de sang – Jusqu’au jour où les nations, – Remarquant le délire effrayant – Qui les entraîne dans un cercle belliqueux, – Et sous l’influence d’une musique sacrée, – S’approcheront, tous rangs confondus, – Des autels d’autrefois, – S’adonneront à des œuvres de paix – Et célébreront, sur les champs de bataille fumants, – En versant de chaudes larmes, – De grandes agapes fraternelles.

Est-ce que les nations auraient tout de l’homme, – A part le cœur, cet organe sacré ? – Est-ce qu’elles ne se réconcilient pas, comme ceux-ci, – Sur les cercueils de leurs chers morts ? – Est-ce qu’elles n’oublient pas toute hostilité – Lorsque la miséricorde divine parle en elles, – Et lorsqu’un malheur, une détresse, un sentiment commun – Remplit leurs yeux de larmes ? – Est-ce que le sacrifice et le dévouement – Ne sont pas en elles tout puissants, – Et n’aspirent-elles pas à devenir amies et alliées ?



MAURICE PUJO<sup>3</sup>PREMIERS ESSAIS  
SUR  
LA PHILOSOPHIE DE NOVALIS<sup>4</sup>

Le XVIII<sup>e</sup> siècle littéraire et philosophique, en quelque pays de l'Europe qu'on le considère, nous apparaît toujours sous deux aspects différents, avec deux tendances opposées. D'une part, c'est une œuvre de destruction qui se poursuit ; l'ancien monde avec ses idées et ses préjugés propres se désagrège peu à peu ; l'esprit, ce signe de décadence, démolit une à une et délicatement les croyances et les opinions reçues. C'est le règne de Voltaire en France et de Wieland en Allemagne. Mais le vent de dissolution et de scepticisme a soufflé plus loin que sur les vieilles conceptions politiques et sociales ; en littérature le vernis classique qui avait trop longtemps recouvert la pensée se fendait de toutes parts et l'on commençait à entrevoir, soit chez Lessing, soit chez Diderot, les indices précurseurs de la révolution qui devait se produire de bonne heure de l'autre côté du Rhin et plus tardivement chez nous. Enfin, des esprits plus profonds, méprisant la vieille métaphysique héritée de Leibnitz, régularisée par Wolf et amalgamée par quelques éclectiques avec le sensualisme de Locke, la sentaient ployer sous eux et commençaient à mettre en question les bases mêmes de toute connaissance, la valeur de la raison humaine. Berkeley met en doute l'existence du monde extérieur, Hume professe le nihilisme le plus absolu et attaque jusqu'à l'autorité des mathématiques, ce tremplin des cartésiens ; l'heure est proche où Kant va se réveiller du sommeil dogmatique et où la *Critique de la raison pure* va renouveler de fond en comble les principes de toute science et de toute spéculation.

D'autre part, des ruines amoncelées par ces ouvriers de destruction s'élève un mouvement contraire qui oppose à l'esprit et au scepticisme la spontanéité du sentiment et la naïveté de la croyance. Son principal représentant en France est Rousseau ; mais l'Angleterre l'avait vu se manifester à la même époque avec ses moralistes de la sympathie, Adam Smith et Hutcheson ; en Allemagne, cette tendance dominait de beaucoup sur l'autre, mais il

---

<sup>3</sup> [Maurice Pujot (1872-1955), philosophe, puis journaliste, fondateur de l'Action française (1898), puis des Camelots du Roi (1908), est connu pour son amitié avec Charles Maurras. Il s'agit ici d'un texte de jeunesse (1894)].

<sup>4</sup> En préparation : *Le Romantisme et l'Idéalisme allemands à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle* : NOVALIS, un volume. [L'ouvrage annoncé n'a jamais paru].

suffit de citer le nom de Jacobi. Jacobi et Kant, tous deux adversaires, l'un apôtre du sentiment et l'autre de la critique, résumant assez bien dans leur pays et à leur époque cette perpétuelle antithèse qui semble la loi même de l'histoire comme celle de toute existence. Avant Kant, les métaphysiciens voyaient l'univers, la matière de leurs spéculations, comme un objet bien à leur disposition et dont l'existence leur était assurée par l'idée plus ou moins claire et distincte qu'ils en avaient, par l'évidence.

Avec Kant le problème est déplacé ; avant de rien affirmer de l'objet de la connaissance, il faut d'abord examiner si le sujet l'a vraiment en sa possession. On sait le résultat de cette critique du sujet : les lois que nous avons attribuées sans hésitation à la nature ne sont pour le philosophe allemand que les formes subjectives et *a priori* de notre entendement ; celui-ci les applique lui-même aux phénomènes ; la chose en soi, qui est derrière ces phénomènes, est tout à fait en dehors de notre portée. La raison humaine ne peut l'atteindre ; elle ne pourra nous être donnée et connue que par les postulats de la morale dont le domaine est absolument distinct et qui a son principe propre et inébranlable, le devoir.

L'originalité et la grandeur du système consistent précisément dans une admirable analyse qui ne sacrifie rien au désir d'une synthèse subséquente. Kant trouvant dans l'âme des éléments irréductibles les uns aux autres, ne les violentera pas pour les concilier. Il n'hésitera pas à constater les antinomies entre la pensée et l'être, entre la liberté de l'homme et le déterminisme de la nature, entre la science et la morale. Mais en même temps, par cette analyse, il protège l'âme contre une décomposition plus complète, la décomposition en ses phénomènes, à laquelle Hume l'avait conduite à son tour après y avoir réduit le monde extérieur. En séparant la destinée de l'âme de celle de la nature, Kant donne à cette âme une existence propre, limitée sans doute dans la portée de sa connaissance et dans son action, mais irréductible. Contre la loi morale qui constitue son essence ne peut valoir la critique qui a pu dissoudre les lois de la nature. Kant, reprenant ainsi la tradition chrétienne, peut donc être considéré comme le restaurateur de l'âme humaine contre les philosophies qui suivirent la Renaissance, et qui depuis Descartes et Spinoza avaient tendu, par une évolution facile à suivre, par l'intellectualisme au naturalisme, jusqu'au moment où elles furent menées par Hume à l'atomisme des phénomènes.

Avec raison les successeurs de Kant considérèrent sa doctrine critique comme une admirable discipline, analogue à celle que s'imposaient les premiers chrétiens, et par laquelle il faut passer d'abord pour se purifier et pour se retrouver. Mais cette âme, ainsi

distinguée des choses, et mise à l'abri de leurs vicissitudes, ils ne pensèrent pas qu'elle dût toujours rester ainsi sur la défensive et garder l'attitude critique qu'elle avait avec le maître. On recommença à affirmer. Le besoin se faisait de nouveau sentir de cette nature dont, par un tel effort, on s'était enfin délivré. Mais, lorsqu'on revint à elle, ce n'était pas pour lui demander son sens, mais pour lui donner celui que l'âme a trouvé en elle-même. Ce fut l'effort des idéalistes allemands depuis Fichte jusqu'à Hegel.

Après le regard puissant que l'esprit humain venait de jeter sur lui-même pour se reconnaître et se reprendre, il relevait les yeux vers son rêve éternel. Les successeurs de Kant, partis du criticisme, édifièrent sur lui le dogmatisme le plus absolu. Kant n'est regardé par eux que comme un précurseur dont les vues ont été « bornées », selon l'expression de Novalis, et qui n'a fait que préparer les voies à la véritable philosophie. L'œuvre du maître leur apparaît comme inachevée : ces antinomies, ces vérités séparées, dont le lien est relégué dans l'inconnaissable, leur semblent les éléments d'un système plutôt qu'un système complet.

Les antinomies trouvent leur solution dans un principe nouveau et plus profond de l'esprit, sur lequel reposeront bientôt toutes les nouvelles doctrines : le principe de l'identité des contradictoires. L'accord est rétabli entre les puissances de l'âme, entre la science et la morale, la liberté et le déterminisme, la philosophie et la religion, et par là-même est cherché aussi un accord nouveau entre l'âme et le monde. Après la séparation opérée par Kant, ses successeurs, dont le système varie d'une année à l'autre, errent de la pensée à l'être dans le désir de trouver le trait d'union. Les uns, comme Fichte, avantagent la pensée et en déduisent l'être qui n'est plus ainsi qu'une modification du moi. D'autres le rétablissent dans sa réalité, cherchant à l'accorder avec la pensée au moyen d'une nouvelle théorie de l'harmonie préétablie. Plus tard enfin, on se sera « transposé dans l'objectif » au point que c'est de la nature que l'on tentera de faire sortir l'esprit. L'évolution partie de Kant pourra aboutir d'une part au mysticisme de certains disciples de Schelling, de l'autre au matérialisme de la gauche hégélienne.

Au moment où s'ouvre cette période de la philosophie allemande que nous voulons étudier spécialement avec Novalis, c'était la pensée de Fichte qui régnait sur les esprits. Pour être plus logique et plus radical que Kant, son prédécesseur immédiat, Fichte supprimait la *chose en soi*, que celui-ci plaçait, sans la déterminer, en face de l'esprit, derrière les phénomènes. Il ne restait donc plus que le sujet, le *moi*, fournissant aux choses et à la science non seulement leur forme, mais encore leur matière. Mais ce que Fichte détruisait

par devant avec la réalité de la nature, il le rétablissait par derrière dans l'esprit.

En effet, de ce *moi*, principe unique, il déduira non seulement l'homme dans toute sa complexité, mais encore le non-moi, l'univers dans toute sa variété ; le *moi* sera la substance, la cause, toute la réalité, le Dieu en un mot de son système, panthéisme moral qui a mérité d'être appelé un spinozisme retourné. Le *moi* se pose lui-même. Par cela même qu'il se pose, le *moi* s'oppose aussi le non-moi, sans lequel il ne pourrait ni se déterminer ni prendre conscience de lui-même. Le moi est tout activité et liberté pures ; il se développe selon ses lois en s'opposant sans cesse le *non-moi*, dont il recule sans cesse les limites par la science, sans toutefois les pouvoir franchir sous peine de s'indéterminer. Reconnaisant cette impossibilité, le *moi* revient alors sur lui-même, et prenant conscience de sa véritable nature et de son procédé, il se reconnaît comme principe identique du *moi* et du *non-moi* : c'est l'œuvre de la philosophie ; à ce moment, la connaissance et la vie parfaites sont atteintes ; le *moi*, qui n'était tout à l'heure que relatif, s'est emparé de la partie inconsciente et virtuelle de lui-même ; il est devenu le *moi* absolu : le Dieu s'est réalisé.

La morale la plus pure, fondée sur la liberté et le devoir, se dégage de cette doctrine. Élevée à cette hauteur, la personnalité humaine comprend mieux le respect qu'elle se doit ; nous savons d'ailleurs quels fruits elle a portés en 1813. Elle enthousiasma la génération qui écouta avidement les leçons du jeune et austère professeur. C'est un spectacle bien intéressant que présente l'Université d'Iéna de 1795 à 1800. A ce moment, la philosophie nouvelle est tout à fait victorieuse. Ses adversaires, les représentants du vieil esprit empiriste, de la piètre philosophie voltairienne, Nicolai et les rédacteurs de la *Bibliothèque universelle*, ont été écrasés sous les coups et le mépris de l'idéalisme triomphant. Chacun s'élançait hardiment dans la voie ouverte, chacun tient à creuser son filon et à en retirer de nouvelles richesses. Ils sont bien loin d'ailleurs d'être du même avis sur la doctrine ; des différences profondes se marquent entre les points de vue divers de ces jeunes gens. Partis du système de Fichte, comme ce dernier était parti de celui de Kant, ils le transforment à leur tour plus ou moins selon leurs dispositions particulières. Un principe semble cependant les unir : c'est celui que toutes les manifestations du moi sont légitimes ; c'est-à-dire qu'à la seule condition de la sincérité, toutes les opinions philosophiques sont également respectables, car elles ont leur raison d'être dans une idée vraie, mais plus spécialement développée que les autres. Un des plus nobles apôtres de cette théorie, Schleiermacher, qui recommandait aux individus de ne

jamais renoncer à leur « caractère propre » (*Eigenthümlichkeit*), personnifie assez bien ce libéralisme qui n'excluait d'ailleurs ni la foi ardente ni le dogmatisme.

Une tendance générale au milieu de ces manifestations particulières ne tarda pourtant pas à s'indiquer. Après avoir régné quelque temps, le subjectivisme absolu de Fichte devenait insuffisant. On se sentait à l'étroit dans les limites du *moi* individuel. La Nature, c'est-à-dire le *non-moi*, allait donc être rétablie intégralement en face de l'homme. Ce sera l'œuvre de Schelling vers 1800 ; mais avant l'apparition de son idéalisme objectif se place une période de transition où la philosophie nouvelle s'annonce sous des formes variées avec Reinhold, Schleiermacher, Bardili lui-même, et les premiers ouvrages de Schelling. C'est dans cette période de transition que nous trouvons comme le plus brillant, sans contredit, le nom de Novalis.

Un hégélien, M. Michelet<sup>5</sup>, de Berlin, a, sans trop tomber dans le défaut de systématisation arbitraire habituel à cette école, assez bien déterminé la place de Novalis dans la philosophie allemande de cette époque. Selon lui, la philosophie de Fichte devait nécessairement produire un triple mouvement, mouvement accompli simultanément par Frédéric Schlegel, Schleiermacher et Novalis. Irrité de la limite invincible du *non-moi* que rencontre son action, le *moi* se livre à une sorte d'ironie sur lui-même ; c'est le point de vue de Schlegel dans les premiers temps. Ou bien, tout en reconnaissant la limite pour invincible, le *moi* se renferme dans sa personnalité propre et place l'absolu dans la manière de voir de chacun, telle qu'elle est déterminée par sa nature propre ; c'est le principe de Schleiermacher. Ou enfin le *moi* fait le sacrifice de son individualité et se laisse absorber par le *moi* universel ; c'est le principe de Novalis...

[à suivre]

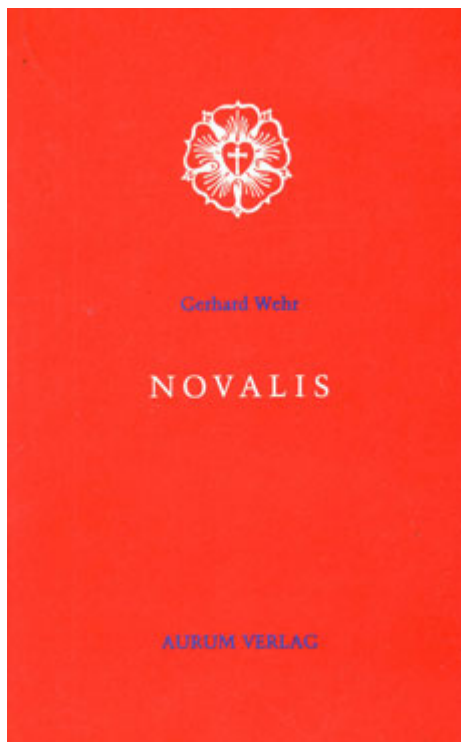
### Publication ancienne

Coll. « Fermenta Cognitionis ». Aurum Verlag (Fribourg-en-Brigau, RFA). Environ DM 15 chaque ouvrage. – En quelques mois (1979-1980) ont été publiés neuf petits volumes de cette collection intitulée « Fermenta Cognitionis », agréablement présentée et qui ne manquera pas de rendre de grands services au public cultivé. Sur les neuf, huit sont consacrés à un auteur, la présentation étant toujours de Gerhard Wehr à qui l'on doit de

<sup>5</sup> *Geschichte der letzten Systeme in Deutschland*. B. II. Berlin, 1838.

nombreux autres travaux (dont la fort intelligente étude d'ensemble : *Esoterisches Christentum*, Ernst Klett Verlag, 1975). Il serait difficile de trouver meilleure introduction générale à chacun de ces huit auteurs ; les bibliographies sont sommaires, mais suffisantes pour une première approche, les exposés de G. Wehr succincts mais extrêmement justes et toujours parfaitement adaptés à leur objet. On est heureux qu'un historien érudit comme cet ancien élève de Ernst Benz se montre en même temps capable d'un aussi bon esprit de synthèse. Son intention est « de transmettre des éléments importants de spiritualité chrétienne ». Voici les huit titres, selon leur numéro de publication : I) *Der anthroposophische Erkenntnisweg* (La voie anthroposophique de la connaissance), 113 p. Le seul livre de la série qui ne soit pas consacré à un auteur ; mais il constitue évidemment le complément du numéro suivant. II) *Rudolf Steiner als christlicher Esoteriker* (Rudolf Steiner comme ésotériste chrétien), 107 p. III) *Friedrich Christoph Œtinger. Theosoph, Alchymist, Kabbalist*, 91 p. IV) Jakob Böhme - *Der Geisteslehrer und Seelenführer* (Jakob Böhme - le maître spirituel et le guide des âmes), 111 p. V) *Meister Eckhart*, 97 p. VI) Paracelsus, 113 p. VII) *Valentin Weigel*, 109 p. VIII) *Novalis*, 117 p. IX) *Saint-Martin*, 111 p. (dont 20 tirées des œuvres de Saint-Martin).

A. FAIVRE<sup>6</sup>.



<sup>6</sup> *Revue de l'Histoire des Religions*, 4/1982.

---

**NOVALIS 2008**  
**Réception de Novalis en France**

(NOUVEAU CATALOGUE 2012)

**Volume 1 – Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1e novembre 1900.**

« Dans son livre *De l'Allemagne*, – qu'il paraît avoir écrit surtout pour déprécier, aux yeux du lecteur français, les poètes allemands ses confrères, – Henri Heine consacre à Novalis un petit chapitre dont on a vanté souvent la piquante et gracieuse ironie. Après avoir dit que « le véritable nom de ce poète était Hardenberg, » et après avoir donné sur sa vie et son œuvre quelques renseignements [*sic*], pour la plupart inexacts, il raconte qu'il a connu autrefois une jeune Allemande qui admirait Novalis... »

**Volume 2 – Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.**

« Souvent nous avons promis à nos lecteurs de leur révéler en détail ce qu'il y a de catholique dans cette vaste littérature d'outre-Rhin, mine immense où peuvent creuser à leur gré toutes les croyances, toutes les imaginations, toutes les fantaisies de l'homme, sûres d'y trouver à chaque pas d'inépuisables richesses et des merveilles sans cesse renaissantes... »

**Volume 3 – Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.**

« Il faudrait refaire l'histoire des théories littéraires des dix dernières années pour comprendre le prestige exercé sur quelques esprits de ce temps par le poète allemand connu sous le nom de Novalis. »

**Volume 4 – Eugène Lerminier, *Extrait d'Au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.**

« A ceux qui doutent encore que la philosophie et la science des idées puissent élever dans l'âme des émotions tragiques et décider de la vie, il faut montrer Novalis. »

**Volume 5 – « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.**

« Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. »

**Volume 6 – [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.**

« Frédéric de Hardenberg est un des auteurs les plus originaux que l'Allemagne ait produits ; il mourut cependant trop jeune pour que son génie poétique pût se développer dans toute sa vigueur et dans toute son originalité. Les ouvrages qu'il a laissés ne sont pour la plupart que des fragmens [*sic*]. C'est peut-être ce qui explique pourquoi cet écrivain est si peu connu en France, quoiqu'il réunisse au plus haut degré ce qui caractérise les grands poètes de la Germanie moderne... »



**Volume 7 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.**

« NOVALIS. L'histoire de la philosophie allemande présente, à la fin du XVIIIe siècle, un écrivain enthousiaste, un penseur subtil et charmant, qui occupe, au-dessous des métaphysiciens illustres, une place à part... »

**Volume 8 – Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.**

« Le romantique d'outre-Rhin naquit comme verdit le sol sous une pluie printanière. Pluie d'avril qui fait s'ouvrir les premiers bourgeons aux arbres, éclore marguerites et violettes dans les prés. Ses œuvres sont comme des lilas en fleur, elles vous montent doucement à la tête, en songes et en rêveries. Un souffle d'enthousiasme, de jeunesse et de confiance anime les écrits de ces jeunes dieux qui s'en vont, étonnés, ravis de leur propre existence, suivant leurs visions et respirant le parfum de leur propre cœur, dont ils font leurs délices. »

**Volume 9 – [Xavier Marmier], « Henri d'Offerdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.**

« Les parens [*sic*] couchés dormaient encore, l'horloge sonnait l'heure avec un bruit uniforme, les fenêtres cliquetaient et le vent sifflait au-dehors, la chambre s'obscurcissait tout à tour et s'éclaircissait par les rayons de la lune. »

**Volume 10 – Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.**

« Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas ; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette âme vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre ; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées ; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs ; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux et devient muette : tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié ?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis. »

**Volume 11 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier, Mémoires de la Section des Lettres*, 1847.**

« Ce poète n'a pas manqué à la gloire naissante du métaphysicien. Subtil et ferme tout ensemble, mystique et audacieux, image assez fidèle, en un mot, de la doctrine du maître, l'écrivain dont je parle ne peut être oublié désormais dans l'histoire de la philosophie allemande. Parmi les noms déjà célèbres qui sont comme le cortège de M. de Schelling, le premier en date et l'un des plus brillants est le nom charmant de Novalis. »

**Volume 12 – Anonyme, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.**

« Parmi les écrivains d'une originalité remarquable, que l'Allemagne a produits depuis son récent éveil littéraire, Novalis tient une des premières places. »

**Volume 13 – Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.**

« Novalis (1772-1801), pseudonyme littéraire de Friedrich von Hardenberg, est peut-être, à côté de Tieck et de Schlegel, le représentant le plus parfait du romantisme germanique. »

**Volume 14 – Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.**

« Comme Tieck ou Frédéric Schlegel, Novalis appartient surtout à l'histoire de la littérature ; c'est une âme essentiellement poétique et son œuvre, interrompue si brusquement, le montre avant tout poète. La première romantique a été une école littéraire ; mais elle a aussi prétendu faire la poétique et même la métaphysique de son œuvre artistique ; elle se rattache à Fichte autant qu'à Goethe ; elle rêve d'une conciliation définitive entre l'art et la philosophie. »

**Volume 15 – Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.**

« Rares sont les historiens de la littérature qui conservent l'intégrité de leur sens critique devant l'univers changeant et féérique qui se déploie dans l'œuvre du magicien Novalis. »

**Volume 16 – Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.**

« A l'âge où les écrivains commencent d'ordinaire leur carrière, Novalis finissait la sienne. Le torrent et le tourbillon de ses pensées l'avaient brisé ; il disparut, jetant sur l'abîme du temps quelques fragments et quelques pages. – Poète au cœur pur, que tes pages nous sont précieuses ! que tes chants nous sont chers ! »

**Volume 17 – Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.**

« On se tromperait si on ne voyait dans *Henri d'Ofterdingen* que l'essor d'une imagination élevée et féconde ; cette œuvre nous offre encore l'expression la plus exquise et la plus chaste du culte de l'Allemagne pour la nature. »

**Volume 18 – Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.**

« Novalis n'avait pas vingt-neuf ans lorsqu'il expira. Il eût réalisé de vastes espérances, s'il eût joui d'une plus longue vie. »

**Volume 19 – Teodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.**

« C'est incontestablement cette tragédie de ses fiançailles avec Sophie von Kühn qui a allumé au cœur de Novalis l'ardent et lumineux génie poétique destiné depuis lors à ne plus s'éteindre... »

**Volume 20 – Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.**

« Si jamais la Nature auguste et vénérée,  
Eut un amant divin de sa beauté sacrée,  
Qui, vers le grand secret ne cessant d'aspirer,  
Nuit et jour épiât ses pas pour l'adorer... »

**Volume 21 – Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.**

« Le poète qui s'était trouvé dans les *Hymnes à la Nuit* devait se développer encore dans les *Chants spirituels*, et dans le grand roman que sa mort laissa inachevé, *Henri d'Ofterdingen*. Mais le penseur avait dégagé en même temps, dans les *Disciples à Saïs* et dans ses *Fragments*, l'esquisse d'une philosophie qui peut trouver place parmi les plus nobles, parmi les plus puissants efforts de l'esprit humain. »

**Volume 22 – Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.**

« La profondeur de son sens symbolique dépasse assurément ce qu'ont écrit les autres poètes de l'École romantique allemande. »

**Volume 23 – Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.**

« Si l'on veut définir d'un mot le caractère essentiel de la pensée de Novalis, on devra, je crois, dire qu'elle est profondément et en toute sincérité mystique. Novalis appartient à cette lignée de mystiques allemands qui, d'Eckhart, Suso et Tauler, à Jacob Böhme, puis de là au piétisme du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècles, s'est constituée à peu près sans interruption jusqu'à l'époque du romantisme. »

**Volume 24 – Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.**

« Novalis est le seul vrai poète de l'école romantique. Ce n'est qu'en lui que toute l'âme du romantisme est devenue chant et seulement chez lui de manière exclusive. Les autres, si on peut dire qu'ils étaient des poètes, n'étaient que des poètes romantiques. »

**Volume 25 – Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.**

« Novalis s'est emparé de l'homme de la montagne, du mineur dont il arrange et compose le poème à l'aide la tradition. La nature ne parle qu'à l'homme libre : lui seul comprend ses langues mystérieuses... »

**Volume 26 – Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.**

« Si la correspondance de Novalis nous permet de saisir sur le vif l'action directe de l'auteur de *Don Carlos* sur la jeunesse contemporaine, son œuvre littéraire, bien que déjà davantage dégagée de cette influence, en garde cependant plus d'une empreinte définitive. »

A handwritten signature in cursive script, reading "Heinrich von Hardeberg".

---

## SOMMAIRE

### Document biographique

- Émile Spenlé, « L'année 1799 », extrait de *Novalis, Essai sur l'idéalisme romantique en Allemagne*, Paris, 1903.

### Documents littéraires et témoignages

- *Henri d'Ofterdingen* et autres textes, traduction par Louis Prévost, extraits de *Morceaux choisis des Classiques allemands*, Toulouse-Paris, 1854.
- Louis Augé, première traduction française de « l'Europe ou la Chrétienté » de Novalis (extrait), 1924.
- Maurice Pujo, *Premiers essais sur Novalis*, extrait du *Règne de la grâce*, Paris, 1894.

### Publication

- Gerhard Wehr, *Novalis*, Coll. « Fermenta Cognitionis », 1980.

### NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-12.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : [jm@moncelon.fr](mailto:jm@moncelon.fr)

Tous droits réservés

2006-2012